

Yves Peyré

Danton

La Révolution française est l'un de ces éléments phares qui, dans l'histoire, marquent à la fois une syncope et un éclaircissement. Débordant d'assez loin le cadre national, elle est un moment majeur dans la destinée du monde, projetant sur la grisaille de l'événementiel, et avec une force rarement égalée, la beauté sans borne des lumières de l'esprit. C'est une césure implacable qui, réaccordant l'homme à lui-même, précipite une forme inattendue de sérénité au cœur du chaos. C'est le temps de l'homme hors mesure qui est la norme du vivant, c'est le temps des héros, c'est le temps de l'homme Danton qui, avec ses trois pairs (Marat, Robespierre, Saint-Just), traite avec l'histoire de l'histoire et qui, mieux que ses trois compagnons de grandeur, nous apparaît comme une authentique visitation shakespearienne — passant clair parmi l'effroi. Ce destin brûlé, soumis aux lois de la raison, du désir et de la mort, s'excepte à titre d'exemple du déferlement de l'exception. En 1789, Danton a trente ans, il est avocat aux Conseils du roi, il est au sommet d'une étonnante réussite bourgeoise à laquelle de lui-même — autant que les événements le lui imposent — il met un terme. Danton sur l'heure est appelé, et pour les cinq années qu'il lui reste à vivre, il est comme paré de cette haute et double mission qu'il semble à lui-même s'être fixé : tutoyer l'histoire aussi bien que la nation. Danton, qui n'a eu de cesse de le répéter, fait alors don de sa vie, le sacrifice auquel il consent est la ratification par le sang, le sien propre, d'un pacte sacré. Par les contours extérieurs de sa personne, par l'étendue de sa culture et de ses dons, il domine de très haut les assemblées. Ce géant qui plane est à l'abri des tentations les plus médiocres et, à l'instant d'imposer ses vues, il s'efface. C'est à la nation, concept qu'il a si puissamment contribué à édifier, qu'il fait place, il n'a d'autre vœu que de l'incarner, et ce corps et cet esprit offrent ce qu'ils ont de plus élevé comme organe : la voix. Danton remet à la nation française la fureur et la paix de sa voix et, alors qu'il soulève les assemblées, emplissant les esprits de crainte et d'espoir, c'est la nation qui parle. Il en est dans la tourmente le fils le plus digne. Danton n'est pas un homme de cabinet, il est peuple, il a la sauvagerie et la grâce du peuple. C'est ainsi que de ses lèvres vont tomber, à tout instant de gravité, les paroles les plus lourdes, les plus justes, les mieux pesées. Danton ne s'encombre pas de l'écrit, parfois quelques mots tracés à la hâte, le plus souvent il laisse se répandre dans l'oreille des temps ce qu'exige le moment, ce que convoitera le futur. Des hommes consignent quelques-uns de ses discours, à la Législative, à la Convention, au club des Jacobins, leur main fixe cette parole qui fulgure. Ce qui frappe toujours chez Danton, c'est la clairvoyance exceptionnelle avec laquelle il voit l'histoire, la rapidité et l'à-propos de ses ripostes, la profondeur admirablement conciliatrice de son esprit.

Jamais Danton ne vit sans frémir mourir un homme, toujours il admit la rigueur la plus terrible, en lui nulle crainte, pas la moindre précaution pour soi, mais la tentative encore et toujours de trouver le point d'ancrage d'une paix qui fût la vérité de l'homme. Dans le discours du 21 janvier 1793 (tenu donc le jour de la mort de Louis XVI dont, comme tout homme libre et grand, il avait sans la moindre hésitation voté la fin), évoquant au départ la mort d'un ami assassiné la veille, il s'élève aux préoccupations les plus hautes de l'heure : il prêche la cohérence nationale, il s'efforce de montrer que le véritable ennemi du peuple, ce sont les tyrannies d'Europe qu'il faut anéantir. Danton dépasse le simple événement, il appelle de ses vœux un minimum de compréhension réciproque entre les diverses tendances révolutionnaires et de clarté dans les esprits. Ses discours ont la beauté de pensée et la justesse d'expression des plus nobles traités philosophiques. Danton est une âme double : il est tout de feu et parfaitement habité par la lucidité. Sa mort marquera la fin de la Révolution en ce qu'elle implique celle de Robespierre (l'un et l'autre étant les deux termes complémentaires de l'entité Révolution, sans l'un, l'édifice, déséquilibré, ne pouvait qu'aller à sa ruine), elle-même brisant définitivement l'allant collectif d'un peuple appliqué à rétablir l'homme et le monde dans la parité de leur dialogue. La pureté de Danton, l'éclat singulier de son passage ont beaucoup fait rêver : de Büchner à Pierre-Jean Jouve. Le 10 août, en septembre 1792, durant toute l'année 1793, Danton a sauvé son pays autant qu'il l'a façonné. Quand sa tête fut tombée dans la sciure, il n'y eut plus place pour aucun soubresaut salvateur, seul l'étranglement prévalut, celui qui, le 9 thermidor, rendit muet Robespierre au rappel lancinant du meurtre de son ami. En cinq ans Danton avait consumé sa vie, s'en était remis tout entier à la nation, le halo d'incandescence qui cernait sa personne n'a jamais cessé d'accompagner sa mémoire.